

Entretien avec Mireille Dansereau

Denis Bélanger et Michel Coulombe

Volume 7, numéro 1, août–octobre 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34539ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bélanger, D. & Coulombe, M. (1987). Entretien avec Mireille Dansereau. *Ciné-Bulles*, 7(1), 30–34.



Denis Bélanger
Michel Coulombe

« L'importance d'être reconnue à l'étranger... »

■ Mireille Dansereau n'a pas tourné depuis sept ans.

Sept ans de réflexion ? Pas du tout. Elle a enseigné le cinéma, tourné deux films pour la télévision, mis sur pied deux projets de films et coscénarisé l'adaptation du **Sourd dans la ville**. La réalisation du **Frère André** lui a échappé, son projet intitulé **les Yeux fermés** a dû être reporté, aussi devenait-il essentiel pour elle de réussir son premier film de commande, sa première adaptation, **le Sourd dans la ville**.

La thématique du film qu'on lui a commandé est tout à fait dans la continuité de ses films d'auteur. D'abord, elle présentait deux jeunes filles rêvant de l'homme idéal : **la Vie rêvée**. Puis, elle s'est intéressée au mariage avec **J'me marie, j'me marie pas** et à la famille avec **Famille et variations**. Enfin, dans **l'Arrache-coeur**, elle illustre le retour vers la mère d'une femme mariée elle-même devenue mère.

Dans **le Sourd dans la ville**, Mireille Dansereau prend, pour la première fois, ses distances par rapport à son âge réel pour se tourner vers la génération de sa mère comme si elle sautait une étape. Le film raconte l'histoire de Florence, une femme dans la cinquantaine que son mari vient de quitter. Son univers bourgeois s'écroule. Elle trouve refuge dans un hôtel minable tenu par Gloria, une danseuse topless qui se prend pour la mère de l'humanité. Mike, un des enfants de Gloria, se meurt, rongé par une tumeur au cerveau. Florence découvre un monde inconnu qui lui fait oublier, un instant, l'éclatement du sien.

Ciné-Bulles : Pourquoi ce long silence après **l'Arrache-coeur** ?

Guillaume Lemay-Thivierge (Photo : Attila Dory)

Mireille Dansereau : J'ai écrit, réalisé, coproduit et distribué **l'Arrache-coeur**. C'est trop. On s'épuise pendant un an puis on se demande si l'on referra jamais un film d'auteur. J'espérais qu'un producteur me fasse une offre. Cela ne s'est pas produit avant **le Sourd dans la ville**. Le plus drôle, c'est que tous mes films ont gagné des prix. J'ai donc enseigné le cinéma pour gagner ma vie et j'ai fait des films à Radio-Québec. Si j'avais d'abord tourné **les Yeux fermés**, comme je le souhaitais, plutôt que **le Sourd dans la ville**, je n'aurais pas sauté d'étape. **Les Yeux fermés** présente le déchirement entre la carrière et l'enfant.

Ciné-Bulles : C'est la productrice Louise Carré, qui vous a offert la réalisation du **Sourd dans la ville**.

Mireille Dansereau : Louise avait les droits d'adaptation du roman de Marie-Claire Blais et une première mouture du scénario à laquelle avait collaboré, de loin, Marie-Claire Blais. L'auteure n'était pas très intéressée à suivre de près la démarche d'adaptation, elle avait confiance. Je l'ai rencontrée plus d'une fois pour lui poser des questions, surtout sur les personnages. Le travail d'adaptation s'est étalé sur trois ans, en même temps que je travaillais sur **le Frère André**, auquel personne ne croyait au départ. J'ai quand même fait un documentaire télé sur le frère André en me servant des *screen-tests*. Mais, je n'ai pas réalisé le long métrage ; je n'avais pas l'étincelle qu'il fallait pour entreprendre le tournage. Après un certain temps, un projet vieillit, on s'en éloigne.

J'ai une licence en littérature aussi l'adaptation d'une oeuvre littéraire m'a-t-elle toujours attirée. Quand j'ai lu **Kamouraska**, j'ai aussitôt voulu l'adapter pour le cinéma. J'en ai parlé à Claude Jutra et j'ai écrit à Anne Hébert avec laquelle je suis demeurée en contact. D'ailleurs, je lui ai soumis le scénario définitif du **Sourd dans la ville** qu'elle a beaucoup aimé. Je tenais à être respectueuse de l'esprit du livre. Le thème de la bourgeoise abandonnée par son mari me touchait beaucoup. Cette femme, Florence, n'est pas préparée au malheur. Elle n'a aucune arme, contrairement au personnage de Gloria. Je ne pouvais pas respecter la forme, trop éclatée, du **Sourd dans la ville** qui est une mosaïque, même si j'aime bien les collages, les bribes, les gestes. Il fallait simplifier, ne serait-ce que pour obtenir l'accord des subventionneurs.



Mireille Dansereau (Photo : Attila Dory)

Entretien

Ciné-Bulles : De quelle façon avez-vous choisi les acteurs principaux ?

Mireille Dansereau : Par *screen-test*. Pour Florence, j'avais pensé prendre une étrangère tellement je ne voyais pas qui pouvait tenir le rôle. Puis Béatrice Picard est venue et son *screen-test* était absolument extraordinaire. J'avais travaillé avec elle pour un film sur Germaine Guèvremont à Radio-Québec ; j'avais demandé à Béatrice de revenir au Chenal-du-Moine en Angéline Desmarais pour y retrouver le Survenant. C'est en pensant à Angéline, la personne triste, l'amour blessé, la femme qui n'a aimé qu'un seul homme dans sa vie que je l'ai imaginée dans le rôle de Florence. Pour Angèle Coutu, Gloria, j'ai hésité. Elle avait le physique mais je ne l'avais jamais vue dans un tel personnage. Mon assistant, René Pothier, qui connaît bien les acteurs, a fait pencher la balance de son côté. Elle voulait beaucoup le rôle.

Quant au choix de Guillaume Lemay-Thivierge, il s'est imposé parce que je croyais que c'était important pour le film d'avoir un acteur connu. Il a tourné plus de films qu'Angèle Coutu, Béatrice Picard ou moi ! Les deux actrices principales étaient impressionnées de jouer avec lui. Et, selon son père, je le dirigeais bien, alors tout allait bien... (Rires) Guillaume avait été malade très jeune, alors je le ramenais là. J'avais mes trucs de mère, un certain chantage comme celui que j'utilise avec mes deux enfants, pour l'aider. Je dois dire qu'il est très doué.

Ciné-Bulles : Vous aurez été la dernière à diriger Pierre Thériault.

Mireille Dansereau : Il était handicapé physiquement, il avait de la difficulté à se déplacer mais il était parfaitement lucide. Il avait appris l'anglais pour le film et son accent était très bon, mais on a dû le doubler en dernière ressource parce qu'il était trop malade pour faire lui-même la synchro d'une scène en extérieur.

Ciné-Bulles : Répétez-vous le texte avec les acteurs ?

Mireille Dansereau : Un peu. On a fait quelques lectures avant le tournage où je leur expliquais les personnages. J'ai beaucoup répété avec Angèle Coutu, chez moi avec un vidéo ou chez elle. Elle en avait besoin car son rôle l'angoissait.



On a même refait toutes ses répliques pour l'aider à se les mettre en bouche. Et le premier jour du tournage, elle était revenue aux dialogues originaux... Pour interpréter Florence, Béatrice Picard s'est beaucoup appuyée sur le roman. À la fin, elle était plus anxieuse. Elle avait un réel besoin de cette référence et j'ai dû lui demander de mettre le livre de côté pour se concentrer uniquement sur le film.

Ciné-Bulles : Le film propose une langue, il est vrai, très particulière.

Mireille Dansereau : Le sujet est tellement philosophique qu'il fallait éviter le réalisme, décoller de la réalité. Je n'avais pas l'habitude de faire parler des gens défavorisés, aussi je me suis documentée. Je me suis rendu compte que la classe populaire chez Marie-Claire Blais ne ressemble pas du tout au monde de Michel Tremblay et de Marc-André Forcier. L'univers de Marie-Claire Blais est plus international. Ce n'est pas le Plateau Mont-Royal. On y parle plusieurs langues. Les subventionneurs nous ont souvent dit qu'il fallait, à tout prix, recourir aux services d'un dialoguiste. Il m'arrive, parfois de n'écouter personne. Il n'y a ni Labadie, ni Audiard au Québec... ce métier n'existe tout simplement pas ici.

Ciné-Bulles : Quel est, selon vous, le sujet principal du film ?

Mireille Dansereau : La mort, la mort dans la vie, la surdité aussi, la surdité aux autres. Florence a toujours été sourde aux autres, alors pour une fois, avec Mike, elle s'ouvre.

Filmographie de Mireille Dansereau

- 1967 : **Moi, un jour** (c.m.)
- 1969 : **Compromise** (c.m.)
- 1972 : **la Vie rêvée**
- 1973 : **J'me marie, j'me marie pas...**
- 1976 : **Rappelle-toi** (m.m.)
- 1977 : **Famille et variations**
- 1979 : **l'Arrache-coeur**
- 1987 : **le Sourde dans la ville**

Ciné-Bulles : Pourquoi alors le film ne s'intitule-t-il pas **la Sourde dans la ville** ?

Mireille Dansereau : Mike aussi est sourd, à cause de sa souffrance. Marie-Claire Blais a écrit dans son roman « Car ce qui fait la mort étrange et difficile c'est qu'elle n'est pas la fin qui nous est due mais l'autre, celle qui nous prend avant que notre propre mort soit mûre en nous ». La mort arrive comme un voleur, dans un bruit sourd. Marie-Claire Blais ne répond pas directement à la question. Je pense que le sourd c'est la mort en nous. Personne n'est prêt à sa mort.

L'art et la vie sont également des thèmes mêlés dans le film. Florence, qui a vécu à travers la peinture, se rend compte dans cet hôtel où elle se retrouve qu'il y a des gens cassés par la vie, que la tristesse existe. Avant, elle ne regardait qu'à la surface. D'ailleurs, le film est construit sur les regards.

Ciné-Bulles : Vous avez opté, dans **le Sourd dans la ville**, pour une caméra peu mobile.

Mireille Dansereau : Je l'aurais voulue plus mobile. Mais voilà, il aurait fallu plus de temps. J'aime quand cela bouge davantage. C'est pourquoi j'étais un peu frustrée, ce qui causait des tensions. Il faut dire toutefois que le lieu de tournage, une maison de la rue Saint-Denis, était assez exigü. Si j'avais pu, j'aurais travaillé davantage avec les comédiens en utilisant un équipement plus léger. Les grues ne sont pas faites pour moi. Alors j'ai plutôt cherché à établir le mouvement au montage. J'avais tourné **la Vie rêvée** avec la liberté qu'accorde le super 16. On se déplaçait sept ou huit fois par jour, ce qui n'est plus possible avec une grosse équipe, un équipement lourd, les camions. Aujourd'hui, quand je songe à inventer sur le tournage, je dois penser à toute l'équipe qui attend derrière. N'empêche, j'ai dérogé lorsqu'il le fallait du plan de tournage, notamment en changeant la fin qui souffrait d'être trop fermée.

Ciné-Bulles : C'est donc plus difficile de travailler avec une grosse équipe.

Mireille Dansereau : Quand je n'avais pas le contrôle, c'était très difficile.

Ciné-Bulles : Vous n'êtes pas de ces réalisateurs qui rêvent de gros budgets ?

Mireille Dansereau : Plus on a d'argent, étrangement, moins on a de temps. Il faut faire vite. Tout coûte plus cher. Je voudrais produire ou coproduire mon prochain film pour gagner en temps de création. La création prend du temps. Il faut essayer, refaire. En ce sens, la méthode de travail de Woody Allen m'inspire. Ici, on a le feu vert à peu près 15 jours avant le début du tournage. C'est l'équipe qui mène, avec ses grues, ses rails. Je voudrais arriver à faire un film dans une structure presque artisanale mais ce n'est plus possible ailleurs qu'à l'Office national du film. Et l'Office national du film ne m'a jamais offert que des documentaires, financés d'ailleurs par le programme Société nouvelle.

Ciné-Bulles : Le retour sur un plateau vous a-t-il paru difficile après une si longue absence ?

Mireille Dansereau : Pas autant que je l'aurais pensé. Le plus difficile, c'est de me retrouver avec une équipe que je ne connais pas parce que je tourne trop peu pour avoir des techniciens qui me suivent. À la fin du tournage, on fêtait là où commençait le tournage du **Frère André** et j'avoue que je me sentais tout à fait prête à entreprendre ce film. J'avais retrouvé la forme ! Je ne me sentais pas vidée comme après **l'Arrache-coeur**.

Ciné-Bulles : Et la musique ?

Mireille Dansereau : J'avais fait entendre à Ginette Bellavance une musique japonaise, le rythme de **Paris, Texas** et du violoncelle de Bach. Elle m'a d'abord proposé une musique trop rapide et je n'étais pas du tout d'accord. Le plus difficile avec les musiciens, c'est de bien les mettre au service de l'image. Dans le cas du **Sourd dans la ville**, l'équilibre était très fragile si on voulait bien faire passer les flashes-back. Finalement, Ginette Bellavance est parvenue à créer une musique qui colle au film.

Ciné-Bulles : À la sortie de **l'Arrache-coeur**, vous parliez de faire un film musical.

Mireille Dansereau : Et personne n'a saisi la balle au bond ! (Rires) Cela m'intéressait d'autant plus que j'ai fait de la danse pendant 20 ans. Je me préparais à entrer dans les Grands Ballets canadiens. Mais il est question que le premier rôle des **Yeux fermés** soit tenu par une danseuse. Le film sera plus léger que **le Sourd dans la ville**, même s'il touchera, lui aussi, à la mort.

« L'idéologie féministe est difficilement applicable parce que la majorité des femmes sont incapables de concilier cette idéologie avec leurs émotions et leurs besoins, elles n'en sont pas encore rendues là. Moi en tous les cas, je n'en suis pas rendue là. J'ai quand même fait certains progrès dans la mesure où pendant longtemps je me suis sentie menacée par les hommes, j'ai cru que c'était plus facile pour les hommes que pour les femmes. Aujourd'hui, je vois ça d'un oeil différent, je me dis que c'est aux femmes de faire ce qu'elles ont envie de faire et de se prendre au sérieux. Le reste finalement suivra. »
(Mireille Dansereau, **le Devoir**, 22 septembre 1979)

C'est affaire de point de vue. Pour moi, même la mort dans **le Sourd dans la ville** est porteuse d'espoir. Elle est très spirituelle. Florence passe dans un autre monde et c'est la première chose qu'elle ait jamais faite pour elle-même, son premier geste assumé. Et on peut se demander si après la mort c'est vraiment fini...

Ciné-Bulles : *Au creux de votre période difficile, vous avez fait front commun avec Brigitte Sauriol et Louise Carré pour défendre vos projets auxquels, semble-t-il, la Société générale du cinéma du Québec reprochait d'être bâtis sur des sujets de femmes. Comment cela s'est-il soldé ?*

Mireille Dansereau : Le film de Louise Carré a pu être tourné. Brigitte Sauriol et moi avons obtenu l'aide à la scénarisation demandée. Dans mon cas, il s'agissait du projet **les Yeux fermés**, mon prochain film, dans lequel il y a une histoire d'enfant et de fausse-couche. On m'a dit que les fausses-couches ne constituaient pas un sujet intéressant. J'étais révoltée, d'autant qu'il y avait alors un grand nombre de femmes à la Société générale du cinéma du Québec. J'établissais un parallèle entre la fausse-couche et l'acte de création, certaine d'aborder là un sujet important, un sujet qui n'avait encore pas été traité. Il touche aux tripes de la femme, à son cycle, aux marées. Je n'ai pas fini de me battre pour mener ce projet à bien.

Comme femme, j'ai toujours eu l'impression de prendre la place de quelqu'un d'autre. Et je me suis beaucoup censurée pour éviter l'affrontement, par peur de la critique. Maintenant, avec la quarantaine, j'espère pouvoir tourner davantage. On fait des films, c'est avant tout pour en faire d'autres et j'ai le droit de faire des films. Les miens.

Ciné-Bulles : *En entreprenant l'adaptation d'une oeuvre de Marie-Claire Blais, vous songiez aux marchés étrangers.*

Mireille Dansereau : Mes films ont toujours pu être vus à l'étranger. D'ailleurs, avant, on me reprochait de faire des films qui n'étaient pas suffisamment québécois, trop loin de la démarche nationaliste des autres. On fait ce qu'on peut faire. Aujourd'hui, le vent a tourné. Je crois que **le Sourd dans la ville** est incarné ici et qu'il joindra tout le monde. Marie-Claire Blais est plus connue à l'étranger qu'au Québec. On la connaît mieux à Toronto qu'ici. La vie est plus difficile ici pour les artistes, d'où l'importance d'être reconnu à l'étranger.

La sélection en compétition à Venise est donc très importante pour le film. Comme nous n'avons pas au Québec la machine pour lancer les films, il faut presque être meilleurs que tous les autres et gagner des prix dans les grands festivals. C'est vrai pour les femmes et, dans l'ensemble, pour les cinéastes québécois. Venise m'excite et j'espère que je ne serai pas seule à y aller, que le gouvernement me soutiendra. À priori ce n'est pas du tout évident. Déjà, quand je suis allée au Festival des films du monde avec **l'Arrache-coeur**, on ne m'a pas soutenue. Personne ne croyait que j'avais quelque chance d'emporter un prix. Et Louise Marleau s'est mérité un prix d'interprétation qui nous a aidés à sortir le film... Cette fois-ci, le Festival des films du monde ne m'a pas approchée, alors que les organisateurs de La Mostra adorent le film. Ils nous ont déjà appelés quatre fois. Le Festival des films du monde a pensé à nous inviter seulement après que le film ait été sélectionné à Venise. Allez donc savoir pourquoi !

Ciné-Bulles : *Puisqu'il y a des difficultés ici, côté production et côté promotion, avez-vous songé à la coproduction avec l'étranger ?*

Mireille Dansereau : Non. Par contre, je songe à tourner mon prochain film, **les Yeux fermés**, en anglais. S'il le faut. ■

Solution du jeu de la page 46

| | | | | | | |
|---------------------|----------------------|---------------------------|--------------------------|------------------------|------------------------------|---------------------------------|
| RÉALISATEURS | Rodolphe | Jean-Guy | Jean-Jacques | Gilles | François | Michel |
| SCRIPTES | Suzanne | Monique | Claire | Annette | Laurence | Hélène |
| SITES | Saint-Basile | Chibougamau | Sherbrooke | Bic | Matane | Gaspé |
| FILMS | la Bioéthique | Une mine de cuivre | la Femme en blanc | Musique en tête | la Pêche aux capelans | les Auberges de jeunesse |